

Discours critique, réflexivité et activité théorique dans la discipline des relations internationales

Jean-François Thibault

Volume 26, numéro 3, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703494ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703494ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thibault, J.-F. (1995). Discours critique, réflexivité et activité théorique dans la discipline des relations internationales. *Études internationales*, 26(3), 591–604. <https://doi.org/10.7202/703494ar>

LIVRES

1. Étude bibliographique

Discours critique, réflexivité et activité théorique dans la discipline des relations internationales*

Jean-François THIBAUT**

(...) montrer que les choses ne sont pas aussi évidentes qu'on croit, faire en sorte que ce qu'on accepte comme allant de soi n'aille plus de soi. Faire la critique, c'est rendre difficile les gestes trop faciles.

Michel Foucault¹

En dépit du fait qu'elles bénéficient d'un espace académique de plus en plus important², les interrogations critiques restent encore trop souvent suspectes dans la discipline des relations internationales. Les arguments invoqués à cet égard consistent à prétendre que non seulement de tels travaux nous écarteraient des questions importantes animant la discipline des relations

* GEORGE, Jim, *Discourses of Global Politics: A Critical (Re)Introduction to International Relations*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, coll. «Critical Perspectives on World Politics», 1994, 263 p. KLEIN, Bradley S., *Strategic Studies and World Order. The Global Politics of Deterrence*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. «Cambridge Studies in International Relations», 1994, 196 p. WEBER, Cynthia, *Simulating Sovereignty. Intervention, the State and Symbolic Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. «Cambridge Studies in International Relations», 1995, 147 p.

** L'auteur est chercheur étudiant au Département de science politique de l'Université du Québec à Montréal.

1. Michel FOUCAULT, «Est-il donc important de penser?», *Libération*, 30-31 mai 1981, p. 21. Cité par Lawrence OLIVIER, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme*, Montréal, Liber, 1995, p. 133.

2. Comme en témoigne l'inclusion d'un chapitre sur ce thème (Chris BROWN, «Critical Theory and Postmodernism in International Relations») dans A.J.R. GROOM et Margot LIGHT (dirs.), *Contemporary International Relations: A Guide to Theory*, Londres, Pinter, 1994, pp. 56-68. Consulter aussi Ken BOOTH et Steve SMITH (dirs.), *International Relations Theory Today*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1995 dont plusieurs contributions s'inscrivent dans une perspective critique.

internationales³ mais, qui plus est, que ceux-ci ne contribueraient que très marginalement au développement des instruments analytiques nécessaires pour faire avancer l'activité théorique ainsi que la recherche empirique⁴. Plus précisément, en insistant ainsi sur de telles préoccupations dites métathéoriques, la compréhension que nous avons de notre objet d'étude serait fondamentalement négligée au profit de la célébration tous azimuts d'un relativisme ontologique, épistémologique et normatif qui, au moment même où la scène mondiale traverse une période de profonds bouleversements, inciterait à la suspicion quant à son bien-fondé.

Contre de telles évaluations pour le moins abusives qui tendent par ailleurs à confondre sous une même étiquette une multiplicité d'approches et de projets, les trois ouvrages analysés ici s'offrent comme des contributions originales visant à s'interroger de manière radicale sur diverses dimensions de la vie internationale en tant qu'elles permettent de dévoiler les principaux postulats discursifs guidant l'activité théorique et la recherche empirique dans la discipline des relations internationales. L'une comme l'autre pratique participant en effet, selon l'expression qu'utilise Jim George dans *Discourses of Global Politics*, d'un processus discursif socio-intellectuel dont l'une des fonctions principales aura été de transformer une image particulière de la vie globale en une «réalité» internationale ; lequel processus permettrait alors de réduire un phénomène historico-politique particulièrement complexe (le système d'États moderne) en un rituel ahistorique de pensée et d'action⁵. D'où la nécessité, revendiquée par chacun des auteurs, d'adopter une attitude réflexive non seulement face à l'objet étudié mais aussi face à nos propres manières d'appréhender un tel objet ; attitude qui dans ces circonstances vise à rendre compte généalogiquement de la constitution de ces objets ainsi qu'à dévoiler les effets constituants des discours qui cherchent à y donner un sens. Une telle perspective que l'on définira ici comme critique et radicale serait nécessaire selon George car elle seule permet de réfléchir sur le processus de théorisation lui-même, contribuant de cette manière à «reconnecting knowledge, human interests, and the everyday practice of power and opening up a previously foreclosed debate about reality⁶».

3. C'est l'argument que défend Georg SØRENSEN, «A Revised Paradigm for International Relations: The «Old» Images and the Post-Modernist Challenge», *Cooperation & Conflict*, vol. xxvi, no. 2, juin 1991, pp. 85-116.

4. C'est la thèse que soutient Robert O. KEOHANE, «International Institutions: Two Approaches», *International Studies Quarterly*, vol. 32, no. 4, décembre 1988, pp. 379-396. Notons que les termes du débat n'ont guère changé depuis que ces arguments ont été énoncés. En témoigne par exemple le récent échange entre Manjit Bhatia et Deborah Moore Haddad sur l'*International Political Economy Electronic Bulletin Board*. Consulter en particulier les remarques fort judicieuses de Mark RUPERT, «Re: 'put up or shut up'??», *International Political Economy Electronic Bulletin Board*, 28 juin 1995.

5. JIM GEORGE, *Discourses of Global Politics: A Critical (Re)Introduction to International Relations*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, coll. «Critical Perspectives on World Politics», 1994, p. 3.

6. *Ibid.*, p. 177.

Trois discours particuliers sont ici abordés dans cette perspective. Le premier est celui de la souveraineté de l'État dont le sens n'a jamais été fixé définitivement et que diverses pratiques, celle de l'intervention par exemple sur laquelle Cynthia Weber pose son regard, ont permis de définir et de stabiliser. Adoptant une optique stratégique suggérant qu'un État n'est pas défini uniquement par les caractéristiques de son environnement domestique, Weber insiste sur le rôle joué par les interventions politiques et militaires qui sont dès lors conçues comme des représentations témoignant plus profondément d'un projet «d'écriture» de l'État⁷. Le deuxième est celui de la violence stratégique et tout particulièrement de la dissuasion nucléaire dont l'organisation, soutient Bradley Klein, «(...) has helped produce the subject matter that present itself to scholars of global politics⁸.» La violence stratégique s'offre ici comme constitutive d'une représentation du politique dont la principale fonction consiste précisément à générer l'objet qu'elle prétend par ailleurs analyser. Le troisième enfin est celui de la discipline des relations internationales elle-même que se propose de réintroduire dans une perspective critique Jim George et dont le discours, qui prend la forme d'une succession de débats théoriques et méthodologiques profondément ancrés dans l'agenda rationaliste de la modernité, aurait largement contribué à produire et reproduire l'horizon international tel que nous croyons le connaître (et le reconnaître) aujourd'hui.

En dépit de l'intérêt historiographique évident que soulèvent de telles analyses non orthodoxes, il n'est pas inutile d'accorder une attention particulière dans cette étude bibliographique à la nature ainsi qu'au caractère des arguments analytiques qui sont suggérés par les auteurs dans le but d'aborder tel ou tel objet privilégié par l'étude des relations internationales. Ce point de vue analytique étant amplement justifié selon nous par l'importance qu'il convient d'accorder à la production originale de travaux d'inspiration critique à qui l'on reproche souvent d'adopter un comportement de parasite, uniquement préoccupé de commenter, sur un mode accusateur, la production scientifique issue des véritables programmes de recherche. À cet égard, on oublie souvent qu'à l'origine de tout nouveau discours ou de tout développement théorique significatif, il y a nécessairement un travail négatif à accomplir et ce n'est qu'une fois celui-ci achevé que la possibilité d'une ouverture se fait jour et qu'un domaine jusqu'alors insoupçonné peut apparaître⁹. Nous verrons ensuite comment, sur une telle base analytique, les ouvrages recensés participent sans conteste de la mise en place d'une programmation de recherche autonome portant sur l'économie générale des relations internationales et

7. Cynthia WEBER, *Simulating Sovereignty. Intervention, the State and Symbolic Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. «Cambridge Studies in International Relations», 1995.

8. Bradley S. KLEIN, *Strategic Studies and World Order. The Global Politics of Deterrence*. Cambridge, Cambridge University Press, coll. «Cambridge Studies in International Relations», 1994, p. 3.

9. Un exemple classique reste sans conteste Kenneth N. Waltz qui dans son *Theory of International Politics* (Reading, Addison-Wesley, 1979, chapitres 2 et 3) entreprend une critique virulente du réductionnisme dont seraient selon lui coupables la plupart des modèles théoriques ayant tenté de penser les relations internationales.

comment celle-ci permet effectivement d'identifier des angles morts ou encore des zones grises qui ne seraient guère accessibles autrement.

I – Ordre du discours et paramètres d'une problématique critique radicale

L'ordre du discours sur lequel les auteurs portent leur attention ne renvoie pas tant ici à l'exercice d'une textualité dans laquelle un ensemble de textes, de documents ou d'archives sont attentivement étudiés dans le but de dévoiler quelques-unes des traces ou des marques qui témoigneraient de ses diverses dimensions performatives, qu'à un appui épistémologique définissant un mode de penser et d'agir dont l'analyse permettrait de définir et d'éclairer les réseaux de significations, de représentations et d'interprétations qui y sont à l'œuvre. Appréhendé dans cette perspective, un ordre de discours permettrait en quelque sorte de produire *de la réalité* et, partant, de l'identifier et de la classer pour ultimement pouvoir l'investir du statut de vérité et donc prétendre à sa connaissance. Un discours, écrit George, «(...) makes «real» that which it prescribes as meaningful¹⁰.» Cette «propriété littéraire», selon l'expression qu'utilise Klein, ne serait pas accessible par l'intermédiaire d'explications strictement matérialistes ou empiristes¹¹. D'où la nécessité de développer, sur la base d'un tel ordre du discours, un nouveau mode de connaissance qui donnerait cette fois accès aux enjeux et aux luttes dont font précisément l'objet les conditions d'une telle connaissance.

Ce dont il s'agit ici, c'est-à-dire le nouveau terrain discursif que révèle une telle approche critique dans la discipline des relations internationales, consiste donc plus précisément à articuler autour de la notion de discursivité le rapport entre connaissance sur les relations internationales et pratique en relations internationales. L'injonction méthodologique consiste à traiter un ordre de discours comme participant, selon l'expression de Foucault, de «pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent¹².» Ainsi, parler de la souveraineté de l'État et du thème de l'intervention exigerait, selon Weber, que l'on s'interroge pour tenter de déterminer :

(...) how, through the diplomatic and scholarly interpretive practices surrounding sovereignty and intervention, is membership in any interpretive community decided?; how, in other words, are interpretive communities effects of discourses of truth and the workings of power?; how are foundational authority figures and their locations effects of community judgements about the meanings of sovereignty and intervention?; and similarly, how are the reigning community standards of what does and does not count as intervention inscribed through historical practices of community interpretations¹³? (...)

10. Jim GEORGE, *op. cit.*, p. 30.

11. Bradley KLEIN, *op. cit.*, p. 10.

12. Michel FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 67.

13. Cynthia WEBER, *op. cit.*, pp. 33-34.

Paradoxalement, écrit Weber, alors même que les actes d'interventions dans les affaires intérieures d'un État ont souvent des propriétés déstabilisantes pour la scène politique internationale, entreprendre de telles actions permet néanmoins de produire et de stabiliser le sens de certains concepts comme ceux d'État et de souveraineté¹⁴. C'est ici autant une économie du discours qui importe – ses tactiques, ses effets, ses nécessités –, qu'une logique de la représentation qui déterminerait en quelque sorte le caractère du discours sous observation. Klein résume bien les enjeux d'une telle lecture : «The issue, in short, is not whether they are true or false but how they have acquired their meaning, and how that meaning has changed to sustain the shape of contemporary political life¹⁵.»

Cet enjeu est particulièrement évident dans le domaine des études stratégiques. Ici en effet, l'économie du discours se présente certes comme un moyen fondamental par lequel le système d'États moderne a été produit et s'est reproduit historiquement, mais elle s'offre par ailleurs comme l'une des composantes essentielles de l'articulation d'un ordre international dont le dispositif aura permis de «(...) create and perpetuate a global political vision in which Western values, institutions and political economies are valorized in sublimated form¹⁶.» Klein note ainsi l'étroite imbrication, au sein d'un projet social qu'il caractérise comme l'expression d'un «millennial liberalism», des arguments économiques et des arguments stratégiques : «The technical control afforded by nuclear strategy is paradigmatic for the larger project of instrumental rationalism and a collective Western project of a shared historical identity¹⁷.» Chapeautant en quelque sorte l'ensemble de ces pratiques, la discipline des relations internationales viendra consolider la légitimité et la crédibilité de cet ordre du discours. C'est du moins ce que suggère George en prenant comme thème d'étude l'activité théorique dans la discipline des relations internationales dont la profonde inscription au sein du projet moderne est analysée ici comme une véritable pratique s'offrant comme une forme de «catéchisme» politique universaliste, non critique et surtout dangereux¹⁸.

En plus d'offrir quelques points de repère permettant une meilleure compréhension des enjeux entourant de telles positions critiques, ce bref détour analytique nous offre aussi la possibilité de caractériser plus clairement la distinction qu'il convient d'établir entre les deux principales formes d'interrogation critique présentes dans le paysage disciplinaire en relations internationales. La première, celle au sein de laquelle s'inscrivent les ouvrages recensés ici, prend la forme d'une interrogation radicale de la discipline des relations internationales et conduit à une réinterprétation de ses diverses dimensions théoriques comme empiriques. La seconde, dont témoignent les

14. *Ibid.*, p. 125.

15. Bradley KLEIN, *op. cit.*, p. 10.

16. *Ibid.*, p. 41.

17. *Ibid.*, p. 102.

18. Jim GEORGE, *op. cit.*, p. 80.

travaux de Robert Cox et d'Andrew Linklater par exemple¹⁹, reconnaît la nécessité d'avoir un fondationnalisme minimal qui met plutôt l'accent sur les dimensions normatives du rapport entre connaissance et pouvoir et insiste en conséquence sur une réarticulation de l'activité théorique qui devrait se préoccuper d'émancipation sociale plutôt que d'une simple gestion technocratique de l'ordre (ou du désordre) international²⁰. La préoccupation principale de cette seconde forme d'interrogation porte en conséquence sur une réinterprétation et une réorientation de la discipline des relations internationales et de la scène internationale elle-même et est essentiellement concernée par les conditions de production et de reproduction de formations sociales particulières, par exemple un ordre socio-économique mondial.

II – Pratiques discursives et stabilisation de l'objet

Dans son ouvrage qui porte sur le concept de souveraineté et qui en présente une analyse critique, Weber s'attaque au caractère originaire («*foundational*») dont celui-ci est souvent investi dans la discipline des relations internationales. Ce caractère originaire, qui traduit la réalité d'une « (...) affirmation (...) qui se déplace au-delà des règles de l'examen raisonné²¹», nous autoriserait ainsi à l'utiliser comme un référent, fixant son sens de telle sorte qu'il rende possible à une logique de la représentation de se développer sur cette base. Reposant sur cette conception essentialiste, la discipline des relations internationales ne s'est donc guère interrogée pour évaluer l'impact de ces luttes visant à établir, préserver ou déplacer ce lieu de souveraineté sur la conduite des relations diplomatiques. Contre une telle lecture, Weber suggère plutôt de marquer la localisation (et non pas le territoire) de l'État en circonscrivant précisément la frontière mouvante entre souveraineté et intervention. L'intervention fonctionnant ici en quelque sorte comme «l'alibi de la souveraineté²²». Trois études de cas lui permettent de développer ici son argument. La première est l'intervention, sous le couvert du Concert européen, de la France et de l'Autriche lors de la révolution napolitaine du début des années 1820. La deuxième est l'intervention de l'administration améri-

19. Robert W. COX, «Social Forces, States and World Order», *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 10, no. 2, été 1981, pp. 126-155; Robert W. COX, *Production, Power, and World Order. Social Forces in the Making of History*, New York, Columbia University Press, 1987; Andrew LINKLATER, *Men and Citizens in the Theory of International Relations*, 2^e éd., Londres, Macmillan, 1990; Andrew LINKLATER, «The Question of the Next Stage in International Relations Theory: A Critical-Theoretical Point of View», *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 21, no. 1, printemps 1992, pp. 77-98. On consultera aussi l'analyse qu'en donne GEORGE, *op. cit.*, pp. 176-185.

20. Sur cette distinction entre théorie critique radicale et émancipatrice, consulter Nick RENGGER et Mark HOFFMAN, «Modernity, Postmodernism and International Relations» dans Joe DOHERTY, Elspeth GRAHAM et Mo MALEK (dirs.), *Postmodernism and the Social Sciences*, Londres, Macmillan, 1992, pp. 127-147.

21. Cette définition est empruntée à Eric VOEGELIN, *Les religions politiques*, Paris, Cerf, 1994, pp. 31-32.

22. Cynthia WEBER, *op. cit.*, p. 27.

caine lors des révolutions mexicaine et russe au début du xx^e siècle. La troisième est l'intervention des administrations Reagan et Bush à la Grenade en 1983, puis à Panama en 1989.

Weber dans chacun de ces cas s'interroge sur les justifications qui furent avancées dans le but de rendre légitime les interventions du Concert européen à Naples et des États-Unis d'abord au Mexique et en Russie, puis à la Grenade et au Panama. En d'autres mots, de quelle manière l'économie générale des pratiques discursives relatives au thème de l'intervention ont-elles contribué à stabiliser et à fixer, du moins pour un temps, le concept de souveraineté et, du même souffle, à circonscrire plus précisément la localisation de la souveraineté dont l'État se trouve investi. Ainsi, en s'interrogeant pour savoir si une intervention est légitime ou non, la question que se posent les décideurs politiques est finalement celle des fondations de la souveraineté.

Dans le cas de l'intervention dans la révolution napolitaine (et accessoirement de la révolution espagnole), la question consistait plus précisément à déterminer si la souveraineté résidait dans la figure du monarque ou plutôt dans un ordre social quelconque qui donne au peuple le pouvoir de choisir ses représentants. La réponse du Concert, celle qui autorisa finalement l'intervention de la France et de l'Autriche, reposait sans conteste sur la figure du monarque: «(...) what a state must do to be a sovereign state was to be constructed as an absolute monarchy in accordance with principles which did not call into question the sovereign foundations of neighboring states²³.» Dans le cas des interventions américaines au Mexique puis en Russie, la problématique s'est déplacée. La souveraineté désormais est populaire et la question centrale consiste dorénavant à déterminer qui est le peuple et qui est justifié de le représenter politiquement? La réponse que donnera le président Wilson consistera à affirmer la nécessité absolue pour un État souverain de légitimer son autorité par le peuple dont le gouvernement n'est guère plus que le représentant. Comme les révolutions mexicaine et bolchevique consistaient en des tentatives populaires de récupérer cette souveraineté, Wilson se sentira parfaitement autorisé à intervenir dans le but d'aider à la localisation de la souveraineté chez le peuple.

Le cas des interventions américaines à la Grenade et au Panama est plus complexe. Celles-ci mettraient en scène, selon Weber, une logique de la simulation plutôt qu'une logique de la représentation. En conséquence, et bien qu'elle repose sur une conception foucauldienne qu'elle partage avec George et Klein, Weber insiste ici sur l'importance de dépasser les limites de ce qu'elle qualifie de stricte logique de la représentation pour pouvoir distinguer par-delà comment cette représentation elle-même est possible. Jugeant à cet égard que les travaux de Foucault sont partiels car ne permettant guère plus qu'une économie du discours de la représentation – «(...) Foucault's theory of power depends upon some real object, signified, or referent which

23. *Ibid.*, p. 45.

makes meaning possible²⁴.» –, Weber suggère de la compléter par les notions de simulacre et de simulation développées par Jean Baudrillard dans le but de comprendre la substitution du réel lui-même par un signe du réel ou, selon la propre expression de Baudrillard, dans le but de comprendre «l'ironie d'une trop grande réalité²⁵». Cet ajout analytique offrirait selon Weber l'avantage d'ouvrir l'économie du discours à des interrogations pour ainsi dire post-représentatives et de poser clairement la question «What happens when it is no longer possible to produce a truth²⁶?». Bien que les arguments invoqués ici par Weber ne soient pas sans intérêt, ils tendent à rendre obscure son analyse et restent, à cet égard, insatisfaisants.

Le glissement qui serait intervenu ici réside, selon Weber, dans le «point de saturation²⁷» auquel seraient désormais confrontées nos représentations de la souveraineté et de l'intervention. En renvoyant, dans le cas de la Grenade, à une représentation régionale de la souveraineté et en dépassant, dans le cas de Panama, la distinction entre domestique et internationale, aussi bien Reagan que Bush auraient contribué à réduire la réalité de la souveraineté d'un peuple à un symbole qui n'est plus guère porteur de sens. Dans le premier cas, le peuple renvoie à une région comprenant plusieurs États – le Bassin des Caraïbes – et, dans le second cas, le peuple renvoie au peuple américain lui-même qui serait justifié d'intervenir dans les affaires intérieures d'un autre État, car le problème de la drogue et ses incidences sur le peuple américain font d'une telle intervention une question nationale et non internationale. Pour Weber, qui refuse de voir là une autre transformation dans la représentation de la souveraineté – transformation certes fondamentale mais parfaitement compatible avec une grille foucauldienne –, ces actions renverraient plutôt aux limites mêmes de la frontière entre intervention et souveraineté, laquelle aura permis pendant près de deux siècles de marquer la localisation de l'État.

III – Un régime de vérité

Pour Klein, qui partage avec Weber une même compréhension de cette pratique de la localisation de l'État dans laquelle la souveraineté apparaît comme une ressource²⁸, la violence stratégique n'est pas tant une fonction de celui-ci qu'une instance étroitement liée à sa propre affirmation et à la mise en place de son environnement :

(...) instead of regulating the territorial and ethno-national boundaries of modern state identity, strategic violence is an ongoing process of defining state boundaries, excluding that which differs from its domain, and punishing those who would challenge it²⁹.

24. *Ibid.*, p. 36.

25. *Ibid.*, p. 125.

26. *Ibid.*, p. 34.

27. *Ibid.*, p. 121.

28. Bradley KLEIN, *op. cit.*, p. 18.

29. *Ibid.*, p. 6.

Après avoir suggéré que le traditionnel dilemme de sécurité, dans lequel les États se trouvent en quelque sorte piégés, repose sur des forces historiques ainsi que sur la constitution de relations de pouvoir et ne sont donc pas le reflet d'un «monde qui se tient lui-même», Klein se propose de montrer de quelle manière les études stratégiques témoignent d'une représentation réifiée de la culture politique occidentale qui, par son intermédiaire, poursuit son projet universaliste³⁰. La question ne consiste pas tant ici à comprendre ou à expliquer comment la violence a réussi, au moyen de l'exercice de l'équilibre des puissances ou par l'existence des armes nucléaires par exemple, à préserver l'ordre, mais de tenter de saisir comment la violence a bel et bien été productrice d'ordre³¹.

La distinction n'est pas que rhétorique ici. Klein montre bien que la violence stratégique ne concerne pas que ses dimensions militaire ou technologique, mais que celle-ci s'inscrit plutôt en relation étroite avec des catégories qui traditionnellement avaient été politiquement isolées (société civile, société industrielle) et analytiquement distinguées (développement, modernisation). Ce phénomène que Klein nomme ici le «millennial liberalism» s'offrirait donc comme une pratique sociale mise en place par les États-Unis après la Seconde Guerre mondiale et visant à l'intégration des États souverains dans une économie de marché global dont l'économie discursive serait sillonnée par la violence stratégique. C'est dans cette perspective par exemple qu'il faut, selon Klein, interpréter l'évolution contemporaine de la stratégie et tout particulièrement l'avènement de la «révolution nucléaire». Inspirée par l'héritage théorique légué par le stratège prussien Carl von Clausewitz, et en passant par l'instrumentalisme qui animait la pensée du stratège italien Giulio Douhet qui sera particulièrement influent durant l'entre-deux-guerres, ainsi que par l'originalité doctrinale d'Alfred Mahan dont la contribution consista à penser la fonction sociale de la puissance militaire, cette «révolution nucléaire» transformera radicalement la relation qu'avaient jusqu'alors entretenue politique, commerce et stratégie. Cependant, par-delà ces débats théoriques entre stratégies minimaliste et maximaliste qui n'ont finalement pas grand-chose à se mettre sous la dent³², le sens de cette révolution nucléaire doit plutôt être appréhendé, selon Klein, en tant qu'élément primordial d'un ordre discursif et d'un projet social au sein duquel celle-ci s'inscrit. C'est d'ailleurs ce rapport étroit et ambitieux qu'elle entretient avec les pratiques politiques et sociales associées au projet moderne qui donne à la stratégie nucléaire, outre son potentiel destructeur incontestable, sa profonde originalité qui la distingue des positions stratégiques classiques³³. Ainsi, jumelée à l'articulation et à la construction d'alliances, à des stratégies d'assistance militaire dirigées vers des

30. *Ibid.*, p. 124.

31. *Ibid.*, pp. 25 et 109.

32. «The raw material from which definitive conclusions can be reached about the nature and consequences of nuclear war simply does not exist, and all statements or conclusions made about it are necessarily based upon a combinaison of extrapolation, guesswork, hypothesizing, and analogizing.», *ibid.*, p. 75.

33. *Ibid.*, pp. 101-102.

pays en développement ainsi qu'à la mise en place d'une structure commerciale multilatérale, la stratégie nucléaire sera-t-elle un agent particulièrement actif dans la production et la reproduction de l'ordre mondial américain³⁴.

C'est ainsi que des scénarios qui à l'origine n'étaient guère plus que des hypothèses marginales, se verront propulsés au rang de certitudes indéniables, « (...) endowed with affirmative existence as actually existing conditions of strategic reality³⁵. » À cet égard, la construction de la guerre froide et la mise en place de l'ordre bipolaire est particulièrement révélatrice de cette économie du discours qui repose sur l'organisation de l'incompatibilité fondamentale des intérêts américains et soviétiques. Ainsi, « (...) this construction of an interpretative scheme enables certain accounts of Soviet behavior to take precedence over others, and thereby disables competing accounts which might be more critical of us policy (...)³⁶. » En construisant ainsi ce que Ronald Reagan qualifiera plus tard d'empire du mal, le discours stratégique participe à la production d'un environnement international au sein duquel les armes nucléaires rempliront pour ainsi dire une fonction disciplinaire.

Ultimement, ce à quoi renverrait donc cette violence stratégique et le discours qui lui est étroitement associé, c'est à une ambition discursive qui consiste à vouloir coordonner la vie sociale et l'identité politique. Cela, à une échelle internationale. Ici, les armes nucléaires avaient précisément comme fonction de patrouiller³⁷ les frontières de cet ordre sociopolitique.

IV – L'économie générale d'un discours disciplinaire

Dans une formation discursive quelle qu'elle soit, la connaissance et le savoir s'offrent comme des armes dont l'importante fonction stratégique ne saurait être négligée. Les ouvrages de Weber et de Klein recensés ici illustrent bien les diverses dimensions que peut emprunter cette problématique lorsqu'elle est appliquée à un cas particulier. L'ouvrage que George consacre pour sa part à la discipline des relations internationales et au développement de ses arguments théoriques pose la question d'une telle fonction stratégique de la théorie comme pratique et comme mode d'action sur le monde. En ce sens, son ouvrage s'offre donc comme un « (...) engagement with the «practical» implications of this process of meaning-making³⁸ » par lequel « (...) we have come to know the world and represent that knowledge as reality³⁹. » L'objectif est ici d'ouvrir à des manières de pensée et d'agir alternatives, l'espace discursif nécessaire.

Plus spécifiquement, le projet de George consiste dans cet ouvrage à faire l'histoire critique de l'activité théorique dans la discipline des relations inter-

34. *Ibid.*, p. 127.

35. *Ibid.*, p. 114.

36. *Ibid.*, p. 117.

37. *Ibid.*, p. 140.

38. Jim GEORGE, *op. cit.*, p. 2.

39. *Ibid.*, p. 10.

nationales, à la réintroduire donc en insistant cependant sur cette dimension de l'activité théorique entendue comme une pratique qui la conduit en quelque sorte à disposer de la réalité comme elle l'entend. Dans une perspective nettement idéaliste qui le conduit à privilégier les idées plutôt que les dimensions matérielles, George défend l'hypothèse selon laquelle le rapport fragile – teinté d'anxiété comme il le dira⁴⁰ –, que nous entretenons avec le monde est le résultat direct de nos modèles théoriques qui ont largement contribué à le produire. Pour George en effet « (...) the process of discursive representation is never a neutral, detached one but is always imbued with the power and authority of the namers and makers of reality – it is always knowledge as power⁴¹. »

Faut-il se surprendre ici de ce que la bête noire de la discipline des relations internationales que traque George et qui occupe explicitement ou implicitement 80 % de l'ouvrage, soit le réalisme. En effet, par la synthèse de l'agenda moderne dont elle témoigne et par son influence tout à fait marquante sur les scènes académique et politique, la représentation réaliste reste selon George le meilleur témoignage de cette activité théorique envisagée comme une pratique. Après avoir mis en évidence le lourd héritage philosophique de ce discours sur les relations internationales – Descartes, Hume, Kant, Weber, Popper et bien d'autres sont ici invoqués –, George consacre les trois chapitres suivants à illustrer la manière avec laquelle celui-ci a le plus souvent réagi à une réalité produite discursivement et non à un monde qui serait donné, pour ainsi dire extérieur à la compréhension que nous pouvons en avoir⁴². Il nous faut noter ici l'amalgame que fait George des diverses tentatives – d'inspiration grotienne précisera-t-il – visant à intégrer d'autres dimensions de la « réalité », telles celles de l'interdépendance ou de la coopération par exemple. Bien qu'il souligne leur importance pour une histoire disciplinaire, George maintient néanmoins qu'elles sont décevantes et illusoire et qu'elles ne contribuent finalement qu'à accentuer encore plus les paradoxes et incohérences du modèle original⁴³. Ainsi donc, que ce soit chez Carr, chez Morgenthau ou encore chez Waltz, ou que ce soit chez Keohane, chez Krasner, chez Gilpin ou chez Stein, ce à quoi renvoie selon George une telle représentation, c'est à un monde « (...) shown to be narrow, silent, and caricatured as it ever was on questions of power, change, and human complexity⁴⁴. »

C'est contre un tel réductionnisme, et en réaction directe au primitivisme que ce modèle suggérerait, que s'insurgeront les diverses critiques auxquelles George consacre la seconde partie de son ouvrage. Après avoir esquissé ici aussi leur héritage philosophique – Gadamer, Habermas, Derrida et Foucault sont cette fois mobilisés –, George propose une lecture des principaux travaux

40. *Ibid.*, p. 221.

41. *Ibid.*, p. 30.

42. *Ibid.*, p. 86.

43. *Ibid.*, p. 133.

44. *Ibid.*

qu'ont inspirés ces penseurs dans la discipline des relations internationales. Il y a d'une part les contributions comme celles de Ashley (celui du début des années quatre-vingt), Cox, Linklater, Rengger et Hoffman qui cherchent à émanciper la discipline des relations internationales et à la libérer des contraintes que fait peser sur sa théorie et sur sa pratique une lecture (celle des réalistes bien entendu) ontologiquement et épistémologiquement réductionniste. Il y a d'autre part les contributions telles celles de Ashley (celui de la fin des années quatre-vingt), Der Derian, Walker, Shapiro, Campbell et Dillon qui, sur un mode beaucoup plus radical, cherchent à démystifier l'architecture conceptuelle des relations internationales et à dévoiler qu'en tant qu'ordre discursif, la connaissance et le savoir élaborés par la discipline participent étroitement d'un pouvoir de former les identités, de donner du sens et d'accorder des statuts et des privilèges⁴⁵.

Si aussi bien chez Weber que chez Klein l'approche critique est porteuse d'une lecture originale des thèmes qui sont abordés, chez George en revanche, l'exercice est en quelque sorte partiel et, pour cette raison, un peu décevant. Certes, et sur ce point il ne saurait y avoir aucun doute, le projet d'introduire dans une perspective critique l'histoire disciplinaire est fort réussi lorsqu'on le compare à des histoires plus traditionnelles⁴⁶, mais l'ampleur même de la tâche à accomplir est telle que des interrogations plus précises sur le discours même des relations internationales ainsi que sur la fonction stratégique de l'activité théorique sont renvoyées à un autre moment. Ainsi les «dangers» et les «silences» qui sont invoqués et brandis tout au long de l'ouvrage et qui seraient inhérents à la manière dont nous interrogeons la «réalité» sont toujours très rapidement esquissés et ne permettent guère plus (mais c'est déjà ça) que de suggérer d'éventuelles avenues de recherches.

Conclusion

Heuristiquement, l'entreprise d'une critique radicale n'est pas vaine. Ainsi, le grand intérêt de tels travaux réside précisément dans les nouveaux terrains qu'ils ouvrent à l'interrogation et dans la lecture qu'ils suggèrent pour l'aborder. De la même manière que pour les tenants d'une approche positiviste, pour qui les préoccupations de méthode viennent circonscrire le caractère et la nature des objets qu'il convient de mettre sous observation, chez les tenants d'approches critiques, les prescriptions issues d'une économie discursive suggèrent l'existence d'un faisceau de relations entre la connaissance et le pouvoir, dont il s'agit alors de mettre au jour les principales articulations et de discerner les principaux effets.

Le discours ici ne porte pas sur une configuration textuelle quelconque qu'il suffirait de dévoiler selon une méthodologie propre à l'analyse du discours. Plutôt, l'économie discursive s'offre ici comme une condition de possi-

45. *Ibid.*, p. 216.

46. Consulter l'ouvrage par ailleurs excellent de William C. OLSON et A.J.R. GROOM, *International Relations Then & Now. Origins and Trends in Interpretation*, Londres, Harper Collins, 1991.

bilité qui rend seule possible l'émergence de figures telles celles de l'intervention et de la souveraineté, telles encore celles de la dissuasion et de la violence stratégique ou telle enfin celle de la discipline des relations internationales elle-même. Un tel ordre de discours n'est pas ici accessoire, il se présente comme absolument indispensable, comme une condition nécessaire pour pouvoir simplement penser un objet quelconque; par exemple celui qui se présente aux chercheurs en relations internationales. L'espace analytique qu'il permet de mettre au jour n'est pas non plus simplement stratégique, il est aussi comme l'a bien vu Bradley Klein, au cœur du projet occidental d'une culture globale⁴⁷; il est incontestablement engagé dans un projet de construction de la modernité. A cet égard par exemple, Weber souligne combien est illusoire la certitude qu'une formation discursive comme celle de la souveraineté puisse résister longtemps (ou se reproduire continuellement) alors que l'une des pratiques qui a tant contribué à en stabiliser historiquement le sens, c'est-à-dire l'intervention, participe aujourd'hui à la vider de tout sens⁴⁸.

Vouloir aujourd'hui marginaliser, comme certains le désirent, de telles approches critiques revient en quelque sorte à prendre pour explication et à servir en guise d'explication ce qui, très précisément, doit être expliqué et doit faire l'objet de l'analyse. On ne cherche à atteindre la vérité ici que dans la mesure où elle est l'objet même d'un enjeu politique dont il s'agit précisément de faire l'histoire des formes. En ce sens, les travaux recensés ici participent donc aussi bien d'une sociologie critique de la connaissance prenant pour objet la discipline des relations internationales que d'une théorie critique de l'actualité des relations internationales. Si leurs positions apparaissent si troublantes par rapport à d'autres approches critiques qui visent une réinterprétation de l'environnement international, la raison tient sans doute au fait qu'ils prennent pour objet d'analyse précisément ce que d'autres considèrent comme participant des conditions d'une analyse: «Nothing speaks for itself, not even a missile silo», nous rappelle fort à propos Klein⁴⁹. Plus fondamentalement, l'émergence d'approches post-modernes et les débats inter-paradigmatiques auxquels ces approches participent, correspondraient en quelque sorte aux bouleversements récents de la scène internationale ainsi qu'aux confrontations quelquefois brutales entre diverses identités antagonistes. Ainsi George montre bien que l'émergence des critiques de la représentation réaliste correspond à l'échec du projet américain que ce modèle cherchait discursivement à valider.

Reste qu'une série de questions centrales auxquelles devront faire face ces approches demeurent toujours sans réponse. Comment, par exemple, peuvent-elles mettre au jour un ordre discursif et, en même temps, prétendre implicitement y échapper? Quel est le statut d'une telle connaissance radicale dans la discipline des relations internationales? Qu'est-ce qui justifie de postuler ainsi une rupture dans l'ordre de la représentation ou encore l'épuise-

47. Bradley KLEIN, *op. cit.*, pp. 125, 128.

48. Cynthia WEBER, *op. cit.*, pp. 121-122.

49. Bradley KLEIN, *op. cit.*, p. 116.

ment de cet ordre? Une telle rupture a-t-elle un sens, ou bien n'est-elle tout compte fait qu'un artifice rhétorique s'inscrivant dans l'économie générale de la discipline et visant, sur un mode radical, à le transformer? Bien qu'elles soient d'une importance cruciale, ces questions ne devraient cependant pas nous détourner de la contribution originale que font ces ouvrages.